

Ces sociétés n'ont pas eu raison du fléau, mais elles tendent à le maîtriser. Comme le dit M. Rochard, elles n'ont pas sensiblement atténué le mal dans les pays où elles ont développé le plus d'efforts. *Ce n'est pas une raison pour décourager leur zèle.* Leur action ne peut s'exercer qu'avec le temps, et elles ont besoin de s'appuyer sur ces deux éléments de tout perfectionnement social : le progrès de l'instruction dans les masses et l'augmentation du bien-être qui en est la conséquence. C'est la même pensée que le président de la ligue belge a formulée, en 1882, dans des termes différents :

Il n'y a que deux remèdes contre l'alcoolisme, a-t-il dit, la suppression de la misère et la suppression de l'ignorance. Il est certain que le jour où tout le monde sera bien convaincu que l'alcool est un poison, que celui qui en use compromet sa santé et abrège sa vie, que celui qui en abuse a pour perspective un lit d'invalides dans un hospice ou un cabanon dans un asile d'aliénés, ce jour-là il y aura bien encore des alcooliques, mais ils seront en petit nombre, et leur exemple ne sera plus un danger. Il est évident encore que lorsque l'ouvrier pourra se procurer un logement salubre, propre et ensoleillé, qu'il y trouvera en quittant l'atelier, une femme accorte et souriante, des enfants gais et bien tenus, il rentrera chez lui sans effort ; il y apportera le fruit de son travail et il y oubliera le cabaret. Il est probable même que si les philanthropes qui déploient un zèle si louable dans leur propagande avaient la pensée d'élever autel contre autel, et de créer pour les ouvriers des établissements confortables dans lesquels on leur débiterait, à des prix modérés, des boissons salubres et variées, ils en prendraient peu à peu le chemin. Ce serait une entreprise analogue à l'œuvre des fourneaux, qui agit exactement dans le même sens, car, ainsi que l'a montré M. Yves Guyot, l'alcoolisme fait d'autant moins de ravages parmi les populations qu'elles sont mieux nourries¹.

L'instruction du peuple est d'autant plus nécessaire qu'il nourrit les plus singulières illusions sur les vertus de l'alcool. Il y voit un aliment, et c'est un poison ; il y cherche des forces et il n'y trouve qu'un principe de débilitation, d'abâtardissement et de mort. Il se persuade à tort qu'un usage modéré est permis et n'a pas de conséquences nuisibles, que l'abus seul est dangereux et interdit. Des ouvriers se vantent d'absorber quotidiennement deux ou trois petits verres sans perdre ni la raison ni l'équilibre ; ils auraient honte d'être de vulgaires *ivrognes*. Ce sont des *alcooliques*, ce qui est pire. On ne saurait trop le répéter, alcoolisme et ivrognerie ne sont pas synonymes, ne s'équivalent pas. Un individu peut très bien être sous le coup de l'intoxication alcoolique, sans jamais s'être enivré. L'alcool est un insidieux poison qui tue lentement ses victimes, sans qu'elles s'en doutent : c'est l'un de nos plus terribles ennemis.

1 — *Op. cit.*, p. 38.